

PFLIEGER, Géraldine (2006) *De la ville aux réseaux. Dialogues avec Manuel Castells*. Lausanne, Presses polytechniques universitaires de Rennes, 325 p. (ISBN 2-88074-681-7)

Claude Manzagol

Volume 51, numéro 143, septembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016604ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016604ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

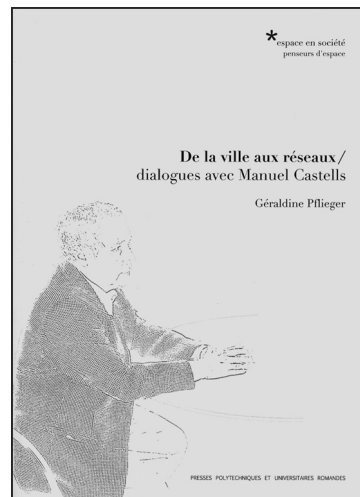
Manzagol, C. (2007). Compte rendu de [PFLIEGER, Géraldine (2006) *De la ville aux réseaux. Dialogues avec Manuel Castells*. Lausanne, Presses polytechniques universitaires de Rennes, 325 p. (ISBN 2-88074-681-7)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 51 (143), 247–248. <https://doi.org/10.7202/016604ar>

Selon l'auteur, deux figures principales marquent le développement de l'urbain et de l'urbanisme : la continuité et le fragment. S'il associe davantage la première à l'époque moderne, et la seconde à la ville contemporaine, les deux se sont opposées, parfois en alternance, et ont laissé leurs propres signes sur le territoire. Pour Secchi, la figure de la continuité a engendré un espace urbain régulier, exempt de tout caractère contingent. C'est la ville du XIX^e siècle. Celle-ci présentait, selon l'auteur, une cohérence entre sa forme urbaine, le rôle de ses différentes parties, la disposition de ses activités et la distribution des valeurs de position ; cet équilibre ayant abouti, au début du XX^e siècle, à la pratique du zonage. Par opposition, la ville contemporaine apparaît, quant à elle, comme un amalgame confus de fragments hétérogènes. Elle est le lieu de la différence. Instable par nature, elle connaît des transformations continues, celles-ci donnant parfois lieu à des situations critiques et à des solutions transitoires. Les règles de lisibilité de la ville moderne n'y ayant plus cours, elle est le théâtre de nombreuses réponses apportées, en vain, à ses différents maux.

Pour Secchi, c'est là que réside la cause principale des difficultés auxquelles sont aujourd'hui confrontés les urbanistes. Ils n'ont pas su saisir le passage de la ville moderne à la ville contemporaine. Puisque celle-ci se distingue de la précédente, tant par ses formes urbaines que par son espace social, elle suppose l'adaptation d'une pratique urbanistique à sa réalité : un espace instable et fragmenté. Selon Secchi, c'est en reconnaissant cette spécificité et en acceptant de régler le projet urbanistique sur les réalités de la ville nouvelle que passe la pratique d'un urbanisme contemporain. Si le projet de ville change localement et dans le temps, il tend à devenir « une sorte de point de fuite dans lequel se reflètent la culture du lieu et de l'époque, l'histoire, le vécu, la sensibilité et les tensions des populations qui en sont les protagonistes » (p.111). Comme l'auteur le mentionne : « la complexité de la ville et de la société contemporaines [aura montré] la nécessité d'un projet renouvelé » (p. 136).

Par son actualité et sa profondeur de vue, *Première leçon d'urbanisme* apparaît comme un ouvrage fondamental pour quiconque s'intéresse à l'urbanisme et à la ville. Bien que le titre laisse supposer un ouvrage d'introduction, le propos de Secchi s'adresse autant au professionnel qu'à l'étudiant. Il ne s'agit pas d'un abécédaire de la discipline, mais bien davantage d'une réflexion sur les enjeux auxquels sont aujourd'hui confrontés les urbanistes. Par une généreuse bibliographie qu'il commente en partie, Secchi nous encourage à poursuivre celle-ci. C'est là sûrement son plus grand mérite : celui de nous amener à penser l'urbanisme de demain.

Mathieu Payette-Hamelin
Université de Montréal



PFLIEGER, Géraldine (2006) *De la ville aux réseaux. Dialogues avec Manuel Castells*. Lausanne, Presses polytechniques universitaires de Rennes, 325 p. (ISBN 2-88074-681-7)

Comme dans le film de Resnais, *La guerre est finie*, le petit anarchiste qui avait fui la police franquiste en 1962 est de retour à Barcelone, au faite d'une fulgurante carrière. De Paris à Berkeley, ses deux ancrages principaux, Manuel Castells a bâti une œuvre considé-

nable qui lui vaut une immense renommée; une œuvre étonnante aussi par ses ruptures successives où ses détracteurs voient le signe du caméléon.

Le livre de Géraldine Pflieger convie à une visite réfléchie des cinq ouvrages majeurs de Castells qui permet de caractériser les différentes phases de la trajectoire. Comme il y a eu deux Marx, il y a plusieurs Castells. Le *jeune* Castells, c'est le structuraliste du système urbain, le marxiste affranchi de la tutelle de son maître Touraine, et qui entend contrer l'écologie urbaine et l'approche de Lefebvre. *La question urbaine* a un formidable retentissement. Souvent érigée en bible, elle nourrit en certains milieux (notamment en Amérique latine) un dogmatisme appauvrissant que Castells dénoncera dans la seconde édition. La démarche se prolonge, se stylise même, avec la critique du capitalisme monopoliste d'État, *Monopolville*.

Castells quitte alors la France où il juge que la recherche est stérilisée par les excès des théoriciens et le vide de l'orientation post-moderniste; il a rompu avec le marxisme qui ne lui permet pas de prendre en compte simultanément la structure urbaine et les mouvements sociaux. Ses recherches à Berkeley sur la production de la ville mettent l'accent sur les mouvements sociaux définis par leur intérêt pour la consommation collective, l'identité culturelle autonome et la recherche de la décentralisation des pouvoirs. C'est Castells II: *The City and the Grassroots* est publié en 1983.

Nouveau changement de pied: Castells III abandonne les mouvements sociaux pour l'analyse des rapports entre innovations, nouvelles technologies et territoires. C'est *The Informational City* (1989). Ses idées sont popularisées par des formules-chocs. *L'espace des flux* est détaché des lieux de la vie quotidienne, cette déconnexion rendant compte de *la ville duale*. Mais ce n'est pour Castells qu'un banc d'essai – au moins le voit-il ainsi *a posteriori*; il met à profit un vaste réseau de chercheurs, élargit sa perspective

et donne *L'Ère de l'information* qui intègre les dimensions sociétales et culturelles. *La société en réseaux, Le pouvoir de l'identité, Fin de millénaire*: cette trilogie est pour Castells son *magnum opus* qu'il a écrit – atteint du cancer – comme un testament intellectuel. Ces conditions d'écriture n'ont sans doute pas été sans colorer le travail d'un étrange messianisme technique. Le principal reproche adressé à ce livre éclectique, sans cadre théorique vraiment charpenté, c'est précisément son déterminisme technologique.

G. Pflieger mène cette biographie de l'œuvre avec une méthode inspirée de la sociologie des sciences, une sorte d'historicisme réflexif, visant à éclairer le contexte de sa production et à la situer dans les courants de recherche. Un chapitre pour chacun des livres retenus bâti en trois pans: situation et synthèse du livre, entretien avec l'auteur, critiques et perspectives. G. Pflieger connaît bien le champ d'étude et les travaux de Castells; elle conduit les entrevues de façon éclairée, avec empathie, mais sans complaisance. Il faut lui savoir gré de cette présentation intelligente d'une œuvre essentielle. Quelles que soient les réserves que peuvent susciter les changements de trajectoire, les excès de brio, les *poses* de Castells, qui, dans le champ des études urbaines (*sensu lato*) n'a pas été au cours du dernier tiers de siècle alimenté, interpellé, stimulé (ne serait-ce que par opposition) par son formidable travail empirique et ses foisonnantes propositions théoriques?

Claude Manzagol
Université de Montréal

